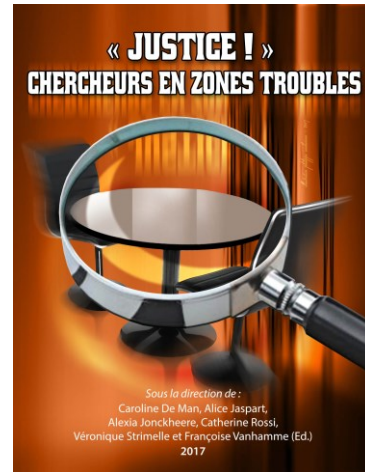


Chapitre II.

Enjeux et apports de l'analyse collective dans le travail de recherche



*par Caroline De Man,
Alice Jaspert
et Alexia Jonckheere*

Résumé

La contribution analyse l'expérience vécue par un groupe de chercheurs en criminologie qui ont décidé d'analyser de façon collective leurs pratiques de recherche et les troubles qu'ils y rencontrent. Une réflexion est proposée à partir des tensions ayant parsemé l'expérience vécue collectivement. Ces tensions peuvent être considérées comme inhérentes à tout processus d'analyse auquel plusieurs chercheurs participent simultanément ; elles peuvent également témoigner de la construction d'un collectif de travail qui implique que les individus qui le composent s'éprouvent en se confrontant. L'outil s'avère en définitive soutenant pour les pratiques de recherche, encore souvent menées de façon individuelle en criminologie.

MOTS-CLES : méthode qualitative, analyse en groupe, analyse collective, isolement.

Abstract

The contribution analyzes the experience of a group of researchers in criminology who have decided to collectively analyze their research practices and the disorders they experience in this process. A suggested reflection starts from the tensions which sprinkled this collective experience. These tensions can be considered as inherent in every analytical process where several researchers simultaneously participate. These also witness the construction of a collective work which implies that the individuals composing it experience themselves by confronting each other. The tool is ultimately supportive for research practices, still often conducted individually in criminology.

KEYWORDS : qualitative method, group analysis, collective analysis, loneliness.

La présente contribution s'appuie sur la production collective de la MAG menée dans le cadre du troisième séminaire « de Malte » qui s'est tenu à Lisbonne du 5 au 9 juillet 2014. Pour plus de précisions à ce sujet, voyez dans cet ouvrage : C. De Man, A. Jaspert, A. Jonckheere, C. Rossi, V. Strimelle et F. Vanhamme, « Introduction »

INTRODUCTION

Mettez dix chercheurs en criminologie dans une salle : au bout d'une heure, ils auront décortiqué la société en d'innombrables pièces d'un puzzle qu'ils auront ensuite du mal à reconstituer. Imaginez alors les effets produits par la vie recluse de ces chercheurs, réunis durant trois jours dans une même salle pour analyser leurs pratiques de recherche et éprouver leurs méthodes avec l'idée de rendre compte des troubles, voire des conflits qu'ils y rencontrent... Cette expérience de mise à l'épreuve a été menée en juillet 2014 dans un hôtel de Lisbonne, par un groupe de chercheurs en criminologie, issus de différents centres de recherche situés tant en Europe qu'en Amérique du Nord et réunis dans le cadre des séminaires dits « de Malte ». Sortis de leur zone de confort, laquelle leur permet généralement d'analyser en solitaire et dès lors de façon singulière leur matériau d'enquête, ils ont expérimenté l'analyse collective. Certains d'entre eux avaient déjà expérimenté des méthodes d'analyse collective dans leurs pratiques de recherche (en particulier, la méthode de l'analyse en groupe et le focus groupe) mais de façon relativement réduite, d'autres étaient totalement novices en la matière.

Au cours de cette expérience, bien qu'un vif intérêt ait été partagé au fil des échanges, des tensions ont émergé par ailleurs. C'est sur ces dernières que nous nous concentrons ici. Ces tensions n'ont pas été ressenties de manière similaire par tous les participants : elles ont été vives pour certains, à peine perceptibles pour d'autres. Elles ont, en outre, porté sur des réalités diversifiées comme, par exemple, la méthode de travail choisie, les interactions en séance, la temporalité des pauses ou encore, l'aménagement des temps de parole. L'enregistrement des travaux, qui a permis de conserver une trace des empreintes vocales de ce processus d'analyse, ne permet sans doute pas de restituer l'ampleur des tensions qui l'ont parsemé. La retranscription qu'il a permise offre néanmoins un matériau sur lequel repose l'*analyse de l'analyse* proposée dans ce chapitre [1](#).

Les tensions, ressenties et partagées, constitueront ainsi le fil conducteur de notre propos [2](#) : que nous apprennent-elles de nos pratiques scientifiques ? Elles ont en tout cas permis de souligner une double caractéristique de notre quotidien professionnel : d'une part, le peu d'expériences similaires d'analyse en groupe dans un contexte où les habits de la recherche tendent à confiner le chercheur dans la solitude de son bureau au moment où il est amené à opérer des analyses, en particulier lorsque ces analyses portent sur la pratique de l'enquête elle-même. Et d'autre part, le peu d'interventions, entendues comme des dispositifs structurés et accompagnés de rencontres entre pairs, permettant l'échange d'expériences et la réflexion collective sur des pratiques professionnelles. Cette double caractéristique est sans doute au fondement de l'engagement des « Maltais » dans le processus de Lisbonne ; la volonté était grande, à l'aube de ce processus, d'expérimenter ce que nous ressentions, peut-être encore de façon confuse, comme une plus-value : la dimension collective d'une analyse. Et si l'enthousiasme était au rendez-vous, deux

bémols l'ont tempéré : premièrement, l'exercice impliquait de dévoiler à nos pairs nos manières personnelles d'analyser, la difficulté de cette mise à nu étant encore renforcée par l'hétérogénéité des statuts des participants (chercheurs confirmés ou jeunes chercheurs, au statut précaire ou stabilisé, etc.). Deuxièmement, nos attentes se sont progressivement révélées diversifiées notamment en raison du fait que pour certains, l'objet de notre rencontre visait peut-être davantage à éprouver une méthode tandis que pour d'autres, il s'agissait, d'abord, d'accroître les connaissances portant spécifiquement sur les troubles rencontrés par les chercheurs dans leurs pratiques professionnelles.

Trois parties structurent notre propos. Pour commencer, nous nous saisirons des tensions comme révélateurs d'enjeux susceptibles de se manifester quand l'analyse est menée de façon collective. Ensuite, nous proposons une réflexion sur le collectif formé par le groupe de chercheurs réunis à Lisbonne : en exerçant ensemble leur métier de criminologue, n'ont-ils pas formé un collectif de travail dont l'existence même implique que les individus qui le composent s'éprouvent en se confrontant ? Enfin, nous interrogerons la plus-value du processus de Lisbonne pour des chercheurs en criminologie : comment l'expérience vécue enrichit-elle nos pratiques professionnelles ?

1. DES TENSIONS RÉVÉLATRICES D'ENJEUX INHÉRENTS À L'ANALYSE COLLECTIVE ?

Avec le recul dû au temps et à la médiatisation qu'offre la retranscription de ce qui a été échangé verbalement au cours du processus, nous proposons d'analyser les enjeux qui en ressortent, à partir d'une observation des tensions perceptibles au fil du travail d'analyse collectivement mené. Ceci dans un premier temps, autour d'un décryptage des temps d'arrêt qui ont rythmé la production collective de l'analyse et dans un second temps, de celui du langage qui a permis de matérialiser le désarroi ressenti par les chercheurs à différents stades du processus mais qui reflète également le cadrage et le soutien dont ils ont pu bénéficier.

a. Une analyse collective ponctuée de temps d'arrêt

Le processus de Lisbonne a certes été linéaire : rythmé par plusieurs étapes telles qu'adaptées par le groupe à partir de la méthode de l'analyse en groupe³ (MAG). Il a entraîné les participants à travers un scénario déterminé à l'avance, connu de tous, bien qu'indéfini sur certains aspects compte tenu du fait que ce processus n'avait jamais été testé. Il a manifestement été régulièrement interrompu, et de façon inattendue. Nous avons ainsi pointé huit temps d'arrêt qui ont suspendu le processus en dehors des pauses préalablement définies. Ces temps d'arrêt nous ont paru *a priori* liés au caractère inhabituel d'un tel processus d'analyse collective pour les chercheurs y ayant participé. Par exemple, le premier temps d'arrêt a été initié par une question, en apparence anodine :

Peut-on parler pendant les pauses de ce que nous avons échangé en groupe ?

Il n'avait nullement été prévu d'avoir une discussion autour de cette question mais elle s'est avérée nécessaire pour permettre la poursuite des travaux.

L'observation des temps d'arrêt montre que des enjeux particuliers se sont glissés dans le processus. Ils ont en fait balisé le long chemin qui a permis d'arriver au cœur de l'analyse collective proprement dite. Nous allons dès lors les passer en revue, en pointant au préalable à quel moment ils sont venus interrompre les travaux menés collectivement.

Une série de temps d'arrêt a d'emblée ponctué la première phase de l'analyse en groupe, celle relative aux récits. À l'issue des deux premières étapes de cette phase relative aux propositions de récits et à leur choix, la première interruption mentionnée ci-dessus a visé la liberté de parole durant les pauses : existait-il une permission ou une interdiction de parler de la méthode d'analyse en groupe, la MAG, durant ces pauses ? Une crainte exprimée dans ce contexte était de voir les échanges se poursuivre et l'analyse progresser de façon disparate pendant les pauses, sans restitution des idées ainsi échangées à la reprise des travaux en groupe. Le temps des pauses imposant en effet des cassures dans le temps de l'analyse, il s'agissait donc également pour les chercheurs de « s'arrêter collectivement » pour prendre un café ou un repas ensemble. Mais il a été difficile pour eux d'arrêter net leurs esprits foisonnants de chercheurs en activité, eux qui avaient à cœur de continuer à tirer les fils de leurs réflexions et de les partager. Le groupe a toutefois décidé qu'il devait en être ainsi pour éviter que tous les participants ne soient plus au même stade de l'analyse.

La première phase de l'analyse en groupe s'est poursuivie avec la narration des récits, l'exposé de leurs enjeux (Van Campenhoudt, Chaumont et Franssen, 2005, 91) et les questions d'information. Au cœur de cette étape, une nouvelle question est venue interrompre le processus : existait-il une politique de prise de parole ? C'est la question de la légitimité de l'animateur qui a ainsi été directement posée, en particulier par des participants estimant avoir une tendance naturelle à prendre souvent la parole et s'inquiétant dès lors de l'étouffement progressif de leurs collègues ayant moins tendance à s'exprimer. Ainsi, pour soutenir l'investissement des individus dans le groupe, celui-ci fut amené à se positionner sans ambiguïté en faveur d'un rôle de censeur pour l'animateur.

Un troisième et un quatrième temps d'arrêt sont survenus à la charnière entre la phase des récits et la phase des interprétations. Ils ont permis, en particulier pour le troisième temps d'arrêt, d'assurer une transition entre ces deux phases. La question à l'origine de ce troisième temps d'arrêt a visé l'expérience des participants : pouvaient-ils introduire des éléments de leurs propres expériences au cours de l'exercice d'interprétation du récit qui allait suivre ? L'animateur de séance, fort de la légitimité qui lui avait été reconnue au temps d'arrêt précédent, a pu imposer au groupe une direction à suivre, rappelant la nécessité de respecter l'esprit des deux tours de table, le premier centré sur le récit entendu et le second, quant à lui, plus ouvert au vécu des participants. Ce temps d'arrêt témoigne d'un

souci constant du groupe : maintenir une rigueur méthodologique à l'exercice. À peine cette clarification avait-elle été apportée qu'un nouveau temps d'arrêt a été sollicité par une participante afin de lancer un tour de table de présentation, afin que les personnes se connaissent davantage avant d'entrer dans le vif du sujet, à savoir la phase d'interprétation du premier récit ouvrant aux prémisses de l'analyse. Cette étape de présentation, pourtant prescrite par la méthode originale, avait été oubliée par les animateurs lors de l'entame des travaux, sans doute en raison du fait que les participants avaient eu l'occasion d'échanger informellement à la suite d'un briefing organisé la veille, auquel tous les participants n'avaient pu toutefois être présents. Le groupe a estimé qu'il était néanmoins important pour le processus que chaque participant se (re)présente aux autres en particulier quant à ses activités professionnelles du moment.

Il nous semble intéressant de revenir à ce stade sur l'usage des temps d'arrêt prévus dans le processus. Tel était le cas des pauses appelées « débriefing ». Le processus incluait ce type de pause indépendamment de l'état d'esprit ou de l'ambiance des échanges. Évoquons le débriefing tenu à la suite de la phase des interprétations du premier récit, phase qui n'a connu aucune interruption dans ses premières étapes (premier tour de table, réaction du narrateur, second tour de table et nouvelle réaction du narrateur). Le débriefing a porté sur le processus en cours. Chacun a eu l'occasion de s'exprimer librement sur son vécu au sein du groupe⁴. Ont ainsi été abordés : la frustration de devoir attendre son tour de parole ou d'être en retrait dans un rôle d'animation, l'empathie envers la personne qui livrait son récit, le désarroi face à la nécessité de devoir absolument prendre la parole quand son tour arrive, l'étonnement quant à la direction des échanges, le plaisir de prendre part à un processus si intense, le doute d'être bien compris par ses pairs... Il nous semble que le partage des émotions, ressenties dans un espace décrit par les participants comme bienveillant, a été un moment fédérateur important au sein du groupe, car soutenant pour sa progression. Et bien que ce débriefing ait permis d'évacuer toute une série de malaises, il a néanmoins été suivi par un moment clé, de rupture cette fois.

Ceci est survenu lors de la troisième phase, celle de l'analyse proprement dite. Il avait été décidé de constituer deux sous-groupes qui ont inmanquablement connu des dynamiques particulières dans leurs activités relatives à l'identification des convergences et des divergences. Aucun enregistrement des échanges n'y a été assuré. Quand les deux sous-groupes se sont rejoints pour une nouvelle séance collective, les tensions étaient palpables et ont entraîné un nouveau temps d'arrêt, le sixième. La tonalité des échanges a fortement contrasté avec celle qui a caractérisé le temps d'arrêt précédent. Ce sont des participants en plein désarroi qui se sont d'abord exprimés, à commencer par l'animateur qui, d'emblée, a donné le ton, en s'exprimant comme suit :

Allez, les petits gars ! Donc, je reprends la main du pouvoir ou de la perte de contrôle, je ne sais pas... Donc, en gros, c'est assez clair, je pense que c'était hyper frustrant, pas facile. On pouvait s'en douter. Faut dire qu'on a vraiment fonctionné en accéléré, ça c'est sûr. Et en plus en super collectif, ce qui n'est pas si évident pour nous, chercheurs.

Les interventions se sont poursuivies dans une tonalité similaire :

Je trouve ça très long et très pénible. À la fin moi, je ne comprenais plus rien...

Je suis prête à aller au lit, je suis fatiguée.

Je ne peux pas travailler dans des conditions où, je vais y aller *cash* aussi, hein tant qu'on y est...

Bon, moi, je ne connaissais pas la méthode et j'ai l'impression qu'on me... je ne l'ai toujours pas comprise.

On a un petit peu réinventé le truc vite-vite, style allez hop, on fait tourner la parole pour éviter de... C'était une manière de gérer le stress du moment (...) on n'a pas un guide clair sur la manière de procéder.

Autant la journée d'hier, je la trouvais enrichissante et stimulante et puis, cette matinée, je l'ai trouvée d'abord épuisante, ensuite frustrante et enfin, parfois irritante.

D'autres participants ont plutôt jeté un regard positif sur la frustration engendrée par les difficultés de l'analyse collective, le manque de temps pour ce type d'exercice étant néanmoins pointé du doigt. Le groupe a globalement été vécu comme un frein pour l'analyse car chaque individu a dû immanquablement faire l'expérience du retrait. Il a dû en effet composer avec les velléités de prise de parole de ses pairs et s'imposer en conséquent le silence. Un tel retrait était indispensable pour laisser à d'autres la possibilité de participer à l'analyse mais cette expérience a entraîné en corollaire frustrations et sentiments de dépossession, voire d'exclusion de l'analyse.

Après cette mise à plat difficile, c'est la façon de restituer les travaux des deux sous-groupes en séance collective qui a posé problème et qui a nécessité que chacun exprime son point de vue. Finalement, sans qu'une issue à cette question n'ait été trouvée, l'animateur de séance a décidé, après avoir entendu chaque participant, de poursuivre les travaux avec le second récit. Rien n'est venu troubler la narration de ce récit jusqu'à son interprétation. L'ultime phase d'analyse a débuté avec un dernier temps d'arrêt qui a permis d'une part, de croiser les points de vue sur l'objectif poursuivi par les chercheurs du séminaire (expérimenter une méthode et/ou travailler sur les conflits dans lesquels sont pris des chercheurs en criminologie) et d'autre part, de convenir d'une façon d'y parvenir endéans les temps impartis. L'analyse collective s'est ensuite poursuivie, sans plus d'interruption. Faut-il y voir un signe que le groupe a eu *in fine* raison des

personnes qui le composent ? Nous reviendrons ultérieurement sur cette question et, plus largement, sur la dialectique du groupe et de ses membres.

b. Expression et atténuation des tensions au cours des échanges

Si un examen du processus de Lisbonne dans son séquençage a été privilégié précédemment pour rendre compte des tensions qui l'ont parsemé et des enjeux que ces tensions ont révélés, c'est le contenu des échanges qui sera à présent étudié, dans son expression verbale. Nous verrons, tout d'abord, combien les chercheurs ont profité des temps de paroles, prévus et improvisés, pour exprimer, parfois à travers des écarts de langage, leur désarroi au cours du processus d'analyse (i). Pour y faire face, voire pour y répondre, la parole s'est faite tantôt cadrante (ii), tantôt soutenante (iii) au cours des échanges.

i) Un désarroi verbalement exprimé

En analysant les échanges verbaux entre les chercheurs au cours de leurs trois jours d'expérience commune, nous avons relevé de nombreuses interactions dévoilant un certain désarroi. Ce désarroi paraît globalement lié à deux problématiques distinctes, d'un côté l'organisation du processus d'analyse et de l'autre côté, le « je » mis en tension avec d'autres « je » lorsqu'il est invité à former un « nous ».

S'agissant de l'organisation du processus d'analyse en groupe, le désarroi des chercheurs, tel qu'il a été exprimé, a notamment porté sur la prise de parole : nous observons que, quand un tour de table était organisé, il a été difficile d'attendre son tour ou, à l'inverse, de s'exprimer quand son tour arrive. Et même à défaut de tours de table organisés, prendre la parole s'est avéré parfois compliqué. Le manque de recul a également été souligné par les participants : il était difficile de prendre note ou de réfléchir et de s'exprimer dans un même mouvement. Ceci explique peut-être que certains ont regretté une absence de profondeur dans les analyses. Le désarroi a également porté sur la façon de travailler et s'est manifesté par une fatigue, autant physique que mentale, et par des « N'aurions-nous pas dû... ? », restés sans réponse. Certains chercheurs ont par ailleurs ouvertement confié qu'ils ne comprenaient pas la démarche d'analyse, telle qu'expérimentée par le groupe.

Selon nous, le désarroi révèle également un « je » mis en tension en raison de la présence d'autres « je ». Un « je » parfois inquiet de n'avoir pas pu se faire comprendre par ses collègues. Un « je » qui a senti le regard d'autrui se poser sur lui, se sentant vulnérable alors même qu'il exposait les doutes, les erreurs ressenties, voire les errances parsemant son parcours de chercheur. Un « je » qui n'avait nulle envie d'être considéré comme « le pire chercheur du monde », selon l'expression d'un des participants. Enfin, une évidence a été rappelée avec force par les chercheurs : ils ne partagent pas tous les mêmes processus cognitifs à

l'œuvre dans un exercice d'analyse. Ils se sont donc confrontés à la question suivante : comment faire advenir un « nous » dans ces circonstances ?

Selon nous, c'est bien en lien avec l'expression de ce désarroi que des écarts de langage se sont manifestés. C'est la crainte de ne pas y arriver, l'obligation de se taire et d'attendre son tour, le dévoilement d'une analyse singulière... qui ont conduit à des jurons. Ces écarts langagiers sont autant de soupapes qui ont permis d'évacuer les tensions.

ii) Une parole cadrante

Nous notons que dans ce contexte particulier où les participants étaient régulièrement décontenancés par leur implication dans le processus d'analyse et son organisation, le rôle de l'animateur a essentiellement consisté à poser un cadre et à constamment le rappeler. C'est ce qu'illustre l'intervention suivante :

Donc, on passe à l'interprétation. Premier tour de table. On commence du coup du côté gauche de la table et on va tourner dans le sens des aiguilles d'une montre et donc, vraiment... chacun, à son tour, prend le temps d'expliquer en quoi ça l'interpelle, l'intéresse et ce qui fait écho dans la situation présentée. On ne s'interrompt pas et on passe l'un après l'autre. Voilà !

Cet ancrage des échanges dans un cadre strict, soutenant et modérateur à la fois, semble avoir permis à chaque membre du groupe de prendre part à l'analyse collective. Car l'intervention cadrante des animateurs a également consisté à imposer de l'ordre dans la prise de parole (« Non, non ! Dis rien, dis rien, laisse-la ! »), voire à accélérer cette prise de parole (« Tu choisis ou je passe la parole au suivant »), à la redistribuer (« Attends parce qu'un tel avait une question depuis un moment ») ou à chercher à l'interrompre (« Oui mais là, on commence l'analyse »). Ces effets de cadrage survenus dans les échanges ont principalement été produits par les animateurs. Ce rôle d'animation s'est révélé être particulièrement éprouvant, notamment en raison de la résistance que les personnes l'endossant devaient parfois opposer aux participants exprimant leur désarroi par des remises en question du processus.

iii) Une parole soutenance

Le soutien exprimé aux participants pour rencontrer les tensions ressenties et veiller à ce que chacun puisse prendre part à la construction collective a été le fait tant des animateurs que de certains participants. Pour chaque récit, les interventions des animateurs visaient à permettre à chacun de s'exprimer sans retenue, en demandant par exemple « C'est ton dernier mot ? Tu as fini ? » ou « Est-ce qu'il y a encore des questions ? », voire en remerciant les participants après chacune de leurs interventions. De leur côté, certains participants ont ponctuellement prononcé des mots bienveillants pour soutenir le processus en cours et exprimer toute sa richesse. Voici un témoignage en ce sens :

C'est ma première expérience avec des chercheurs, puis d'analyse en groupe (entre guillemets) pure aussi puisque je l'ai bricolée assez souvent mais finalement, jamais réalisée au fond. Je suis assez sidérée, je trouve vraiment cette magie du groupe absolument incroyable...

Ces punctuations verbales, dans toute leur diversité, ont été importantes pour le processus de construction dans lequel le groupe s'était lancé car il a permis de préserver, dans une certaine mesure, l'investissement de chacun des membres en son sein. Si certains se sont mis en retrait de l'analyse, ce ne fut en effet que pour de courtes périodes et sans remise en question fondamentale de leur participation.

2. DES TENSIONS RÉVÉLATRICES DE L'ÉMERGENCE D'UN COLLECTIF AU TRAVAIL ?

Tout au long du processus, les participants ont été animés par une volonté commune d'analyser collectivement les conflits qu'ils rencontrent dans leurs pratiques de recherche. Ils ont ainsi formé un groupe qui, en psychologie sociale, se définit comme « un ensemble de personnes, qui se constitue volontairement et dont la taille est limitée » (Anzieu et Martin, 1990, cité par Caroly, 2010). Pour mener à bien leur projet, ils ont choisi des règles qui encadrent leur travail et ont mis en place des modes de régulation collective de leur activité, à travers par exemple les divers débriefings qui ont été organisés. Ce dispositif devait permettre à chacun de se repérer dans le processus et d'y prendre part. Comment comprendre dès lors les tensions qui ont surgi des échanges et dont la retranscription offre divers aperçus ? En effet, comme nous l'avons vu précédemment, les participants ont régulièrement contesté les règles (« Faut-il vraiment ne choisir qu'un récit ? Pourquoi ne pas en sélectionner trois ou quatre ? »), tenté de les aménager, voire même de les supprimer (« Est-ce qu'on est vraiment obligés de faire ça ? »).

D'après nous, ces moments de remise en question sont inhérents à tout processus de construction collective qui, en l'espèce, dépasse d'ailleurs largement l'expérience vécue à Lisbonne. Depuis des années, ce groupe a en effet pris l'habitude de travailler ensemble. Sa composition est relativement constante au fil du temps ; certes, certains ont quitté (momentanément) le groupe, d'autres l'ont rejoint (parfois ponctuellement) mais un noyau stable en forme le substrat. En partageant leurs expériences de recherche, en confrontant leurs méthodes, en participant ponctuellement à des projets communs, les membres de ce groupe font vivre leur métier. Ils en éprouvent les règles, les habitudes, l'éthique. Dès lors, au-delà du groupe qui s'est donné pour projet de vivre à Lisbonne une expérience d'analyse en groupe, cet ensemble de chercheurs constitue à notre sens un collectif de travail, tel que défini, à titre d'exemple, par Y. Clot (2010). En psychologie du travail, un collectif est formé par des travailleurs qui, d'initiative, donnent un sens commun à leurs actions, se fondent sur des références partagées, s'inscrivent dans une même culture du métier. Ceci n'implique pas que tous les individus d'un même collectif soient similaires⁵. Au contraire, chaque personne qui le compose a son propre point de vue, sa place, sa vision. Pour qu'un collectif de travail puisse

se former, il importe d'ailleurs que ces individualités s'expriment et s'éprouvent en se confrontant. À défaut, c'est tout simplement le collectif qui meurt. Un collectif a donc besoin des individus qui le construisent ; il ne peut les étouffer sans créer de ce fait même les conditions de sa propre disparition.

C'est à la lueur de ces travaux sur les collectifs de travail que les tensions vécues au sein des séminaires « de Malte » peuvent dès lors être interrogées. Pour aller plus loin dans cette analyse, nous proposons de nous appuyer sur la double dimension des collectifs de travail, repérée par D. Cru (Média, 2015). Il distingue en effet la dimension groupale de la dimension collective du groupe. La dimension groupale renvoie à ce que le groupe partage en commun : pour ce qui nous concerne, il s'agit d'habitudes de travail, de références scientifiques, de méthodes d'enquête, de positions épistémologiques, des réflexions sur l'éthique professionnelle... En ce sens, nous estimons que le groupe possède un capital professionnel commun. Vu ces circonstances, il n'est d'ailleurs pas étonnant qu'il se soit constitué par cooptation. C'est parce que nous nous ressemblons, d'une certaine façon, que nous avons pu nous lancer ce défi de produire ensemble une analyse sur nos pratiques professionnelles. La dimension collective vient, quant à elle, introduire de la « distinctivité » (néologisme utilisé par J. Oury et repris par D. Cru) dans le groupe car elle s'ouvre sur l'altérité :

Quelle est cette dimension collective ? Elle introduit de la distinctivité dans le groupe. (...) Introduire de la distinctivité dans la façon de parler comme dans la façon de travailler. Il y a d'un côté l'idéologie défensive du métier, le groupe, des individus, cette identification massive. Sur ce terrain-là, il peut y avoir quelque chose qui relève de la règle, qui introduit de l'altérité. Ce quelque chose fait qu'il y a du sujet qui advient à l'intérieur, y compris de ce groupe, et qui greffe la dimension collective. Dans le groupe, il y a du groupal, il y a du collectif, il y a du sujet qui advient, il y a de la règle qui se défend et se travaille (Média, 2015, 175).

Certains participants n'ont ainsi pas hésité à « retourner les choses », « les prendre à l'envers », proposer d'autres visions, oser un contre-pied dans l'analyse, etc. Mais quelles que soient ces positions individuelles, le sentiment d'appartenance à un groupe et à un collectif n'a pas faibli ; au contraire, il s'est consolidé le temps de ce processus, ce qui a sans doute permis aux « Maltais » de mener cette expérience jusqu'à son terme.

3. PRATIQUER L'ANALYSE COLLECTIVE, QUELLES PLUS-VALUES POUR DES CHERCHEURS EN CRIMINOLOGIE ?

Il apparaît que la mise en œuvre de la MAG telle que nous l'avons adaptée a laissé place à de nombreuses remises en question de nos pratiques en tant que chercheurs, de nos conditions de travail, des positionnements que nous sommes amenés à prendre dans notre environnement professionnel et parmi les acteurs dont nous étudions les pratiques. Cette démarche hautement réflexive et collective a certes fait émerger des constats de manque, d'absence, de limites, de difficultés,

d'inconfort, de douleur, voire de dégoût. Mais cette expérience a également été l'occasion d'approfondir et de confirmer nos attentes et nos aspirations professionnelles. Ceci dans une perspective constructive de réflexion continue sur ces moyens que nous sommes en mesure de réunir pour penser autrement nos pratiques, et ce alors que nos institutions respectives n'y consacrent que peu d'attention. Les concepteurs de la MAG annoncent que « l'analyse en groupe ne laisse pas les participants indemnes » et c'est certainement en ce sens que nous sommes en mesure de traiter de la question de l'intérêt et de la fécondité du dispositif (Van Campenhoudt et collab., 2005, 180 et 176).

Effectivement, quel a été l'intérêt *in fine* de procéder à une MAG sur les pratiques professionnelles de chercheurs en criminologie ? A l'issue de cette analyse collective expérimentale, que pouvons-nous prétendre en termes de résultats ? Qu'est-ce que les chercheurs de la MAG vont pouvoir en retirer ? Ces questionnements ont finalement peu été traités entre les participants compte tenu du fait que d'une part, à Lisbonne, nous ignorions ce que nous serions en mesure de produire au cours de cette expérience collective et d'autre part, que participer à cette expérience était déjà probablement une fin en soi pour le groupe de chercheurs. Au départ, l'intérêt de l'exercice reposait donc essentiellement sur l'occasion que nous nous donnions de le concrétiser en nous offrant l'opportunité de sortir littéralement de notre ordinaire de chercheur et de procéder à un pas de côté, à « une mise au vert » dédiée à la réflexivité en criminologie.

Bien que les participants se soient laissés la possibilité d'échouer dans cette entreprise ambitieuse, c'est avec un sentiment de succès qu'ils sont arrivés à son terme. L'aboutissement de cette MAG a ainsi rencontré la première attente implicite du groupe de chercheurs : réaliser le projet en réussissant à dépasser les difficultés survenues en cours de processus. Ce premier résultat était également de nature à rassurer les chercheurs devant rendre compte officiellement de cette activité aux institutions subsidiaires.

Nous allons à présent revenir sur quelques éléments qui, de notre point de vue, donnent corps à la plus-value d'une pratique d'analyse collective pressentie parfois confusément par les participants. Ces éléments peuvent être mis en liaison avec le mouvement itératif caractérisant la démarche inductive qui a présidé à l'ensemble de nos travaux. À travers le processus « maltais », les chercheurs ont été déstabilisés dans leurs certitudes (a) ; ils n'ont pu échapper à un questionnement sur les résultats obtenus (b) ; ils ont confronté leur singularité respective en conjuguant la dimension collective qu'une pratique peut avoir (c) ; enfin, les chercheurs ont questionné la légitimité de leurs doutes (d).

a. Déstabiliser les certitudes

La lecture du verbatim dévoile, notamment, à quel point les participants ont été déplacés de leur ordinaire, à quel point cette mise en œuvre d'un processus d'analyse immédiat et sous le regard du groupe les a mis mal à l'aise. Dépourvus de ce temps de solitude pour mettre leurs idées en ordre, les chercheurs ont été privés de leurs principales conditions de fonctionnement. Ainsi, à plus d'une reprise, ils se sont confondus en excuses et précautions oratoires :

C'est désagréable de se sentir brouillon.

Moi, ce n'est pas construit du tout.

De nouveau, ce n'est pas original.

Les expériences négatives évoquées lors des temps d'arrêt, prévus et impromptus, ont souvent porté sur l'inconfort d'être soumis à la méthode et, à l'analyse, il ressort que cet inconfort repose sur le fait d'être précipité dans une tâche sans préparation préalable et solitaire. Et c'est là qu'a résidé toute la difficulté des chercheurs de la MAG : les tâches demandées à chaque étape leur étaient familières mais les conditions dans lesquelles ils devaient les réaliser étaient inhabituelles. Cette tension entre ordinaire et inhabituel a suscité plus d'un désespoir :

Hier je l'ai très bien vécu, c'était pas facile mais je l'ai bien vécu mais par contre ici c'est le cœur de mon travail et j'ai l'impression d'être pffff, on n'a pas un guide clair sur la façon de procéder.

Nous relevons donc que l'expérience de l'inconfort des chercheurs s'est traduite par une critique de la méthode, un reproche ou une remise en question de l'utilité d'une de ses étapes : « On est vraiment obligés de faire ça ? ». Il est particulièrement étonnant *a posteriori* de se rendre compte que ce que les chercheurs soulignent de façon dépréciée est précisément ce qui compose à titre principal un processus d'analyse inductive : l'incertitude. Comme si la méthode et ses étapes se devaient de dégager le processus d'analyse de ses caractéristiques. Un comble pour une MAG entre chercheurs ? Nous pensons que cette observation est la manifestation des mouvements de va-et-vient entre le rôle de chercheur et le rôle de participant que chacun a opéré selon les étapes et à son gré, sans toujours beaucoup de lucidité de notre point de vue.

Il apparaît donc que, soucieux de contribuer à dévoiler des logiques d'action propres aux pratiques de chercheurs, plus d'un participant a redouté de mettre à nu ses façons de faire une analyse en tant que criminologue, comme si chaque chercheur s'était senti évalué sur ses capacités cognitives : le chercheur est un être inquiet. Si d'aucuns ont traité des attitudes professionnelles en observation, ou des « risques du métier » sur des terrains d'enquête difficiles, la MAG nous révèle que travailler dans l'immédiateté, et au vu de tous, est un de ces risques du métier auquel les chercheurs « maltais » ont eu du mal à s'exposer. Au point que certains ont été tentés d'interrompre le processus d'analyse pour mettre fin à cet inconfort :

Ça ne m'intéresse pas de produire quelque chose dans ces conditions-là.

Nous sommes amenées à penser qu'à l'issue de l'expérience, les participants ont été déstabilisés dans leurs certitudes (Van Campenhoudt et collab., 2005, 180). Et sans doute ont-ils été surpris de constater lesquelles ont effectivement été affectées : n'est-ce pas moins la vision de leur champ d'activité que la vision de leur propre activité qui a été altérée ? Le processus « maltais » insistant sur l'association des participants à l'analyse, les chercheurs ont pu se sentir redevables au groupe d'une production qu'il était difficile de fournir dans les conditions prescrites pour l'exercice. Dans une MAG « traditionnelle », les étapes dévolues aux rôles de l'équipe de chercheurs prennent parfois plusieurs heures, voire plusieurs jours, alors que les « Maltais » se sont accordés beaucoup moins de temps. Les conditions extrêmes dans lesquelles ils se sont mis ont donc vraisemblablement exacerbé les tensions nées, nous semble-t-il, de cette permutabilité des rôles de chercheur et de participant. Ce cadre d'activité particulier a également rappelé aux participants que le temps est une des conditions de la réalisation de leurs tâches de recherche dont ils manquent cruellement dans l'ordinaire de leur métier alors qu'elle est essentielle, leur faisant parfois courir le risque d'être précipités dans « une course au subventionnement de la recherche ». Résister à la pression de la production, au dictat de l'excellence qui se mesure au nombre de publications est un réel défi quotidien pour les chercheurs. De ce côté, les « espérances de changement » (Van Campenhoudt et collab., 2005, 181) relatives à l'expérience de l'analyse collective restent, selon nous, relativement minces, tout en appelant malgré tout à une prise de conscience et une réflexion collective au sein de la communauté scientifique.

b. Questionner les résultats

Les participants se sont saisis d'une occasion de confronter leurs expériences et ont reconnu la pertinence de procéder à pareille expérimentation d'une méthode d'analyse sur leurs propres pratiques. Cette analyse, en quelque sorte « de l'intérieur », doit aussi faire l'objet d'une remise en question de ses conditions de déploiement et faire face aux biais auxquels elle s'expose nécessairement. Sans prétendre à l'exhaustivité, soulignons deux éléments. Tout d'abord, une question qui a trait aux rôles en cours de MAG : comment les compétences des chercheurs participants ont-elles résisté aux conditions d'engagement dans la MAG en étant également enquêtés ? Que penser de la suspicion d'« incompétence de l'observateur qui, par définition, est d'abord un acteur du phénomène avant d'être un chercheur » (Loubet del Bayle, 2000, 45) ? Les participants ont-ils été en mesure de passer d'un rôle à l'autre, de faire des va-et-vient entre distance analytique et expression du ressenti professionnel au fil des étapes du processus d'analyse ? Ensuite, comment expliquer le peu d'avis divergents exposés au cours de l'analyse ? Une tendance au conformisme peut être observée chez les acteurs quand ils sont soumis à une méthode d'enquête qui tente de mettre à jour les coulisses de leurs pratiques sociales. L'absence de divergences fondamentales

serait dans cette hypothèse la conséquence d'une « absence de sincérité des réponses [qui] peut aussi tenir au souci des enquêtés de paraître conformes au rôle social qu'ils jouent ou veulent jouer à leurs propres yeux et aux yeux de l'enquêteur » (Loubet del Bayle, 2000, 57). Se posant la question du « consensualisme toujours suspect du point de vue des rapports de pouvoir » (Van Campenhoudt, Franssen et Cantelli, 2009, 6), il a plutôt semblé aux participants que cette absence de divergences fondamentales pouvait reposer davantage sur une certaine homogénéité des expériences et/ou des attentes vis-à-vis du métier de chercheur en criminologie. À moins qu'elle ne s'explique par le caractère éprouvant de l'exercice :

Je ne suis pas sûre qu'on soit en conflit, moi. Je pense qu'on est fatigués...

Sans être en mesure de répondre clairement à la question du statut des résultats, il nous semble que ces derniers peuvent s'engranger et ce, à des dimensions variées. Notons, par exemple, qu'outre l'analyse du matériau brut, c'est-à-dire la retranscription des trois jours de séminaire, des résultats ont été relevés par les participants en termes d'acquisition de connaissances et d'outils accessibles aux chercheurs quand ils sont confrontés à un incident ou se trouvent impliqués dans une situation de conflit :

J'ai beaucoup appris aux niveaux professionnel et personnel grâce au processus et au groupe (...) en cas d'incident, de conflit que je vais rencontrer dans ma carrière, je vais mobiliser ce qu'on a fait ici.

D'autres ont exprimé une plus-value en termes d'expérience immédiate :

Ça m'a fait du bien, j'en ai besoin, je devrais le refaire.

Un savoir nouveau peut être, simplement, un savoir enrichi, nuancé, problématisé, différencié, généralisé, dialectisé ; la recherche ne dévoile pas tous les jours des choses jusqu'alors entièrement cachées, elle affine la théorie ou la relativise ; pourquoi attendrait-on davantage de la pratique réflexive ? (Perrenoud, 2004, 15)

c. Du verbatim à la publication

Notons toutefois que cette étape de restitution des données qui nous a conduites à rédiger ce chapitre n'a pas été aisée. Il n'était pas possible d'anticiper sur ce que les données permettraient de faire étant donné l'incertitude de ce à quoi la MAG allait aboutir. Le dernier temps de discussion à Lisbonne a permis d'organiser la retranscription de l'enregistrement des trois jours de séminaire, le matériau commun aux chercheurs. Ce n'est que plus tard, une fois chacun « chez soi », que se sont posées les questions relatives à la mise en œuvre concrète des suites. De nombreuses réunions ont été organisées pour dégager s'il était question de faire un rapport et/ou de produire des articles ou un ouvrage ; quels seraient les auteurs de quelles publications, etc. Bref, il s'agissait de définir comment conjuguer la dimension collective à travers les différentes étapes incontournables de la

retranscription du verbatim à la publication. Le choix s'est finalement porté sur une publication collective, composée de différents chapitres écrits par des groupes de minimum deux chercheurs.

Avec ce projet de publication, les dernières étapes du processus (la théorisation, les hypothèses des chercheurs et la formulation de perspectives pratiques) ont trouvé une extension dans le temps et dans le contenu. En effet, ces étapes se sont poursuivies au-delà de la MAG elle-même alors que chacun des sous-groupes de chercheurs a pris en charge un chapitre de cet ouvrage et a eu la liberté d'approfondir les problématiques dégagées de concert par tous les participants en y apportant les affinements jugés pertinents. Ce temps-là n'a pas été partagé par les chercheurs de la même manière que les trois jours de séminaire à Lisbonne. Chacun des chercheurs est retourné à son environnement professionnel et s'est créé des espaces-temps, seul ou avec quelques collègues, pour poursuivre le travail d'analyse collective. De nouveaux questionnements ont émergé : ils n'ont pas nécessairement été le fruit d'une mise en commun mais ils ont reposé sur un matériau commun. Dans les suites de la MAG, chaque chercheur a donc profité, au sein des sous-groupes, d'un retour aux conditions de travail qu'il rencontre le plus souvent dans son quotidien professionnel : des moments de travail en solitaire, à l'abri des regards et du dévoilement de ses techniques d'analyse. Chaque sous-groupe a intégré les remarques formulées par les relecteurs, c'est-à-dire les rédacteurs d'autres chapitres, ceci pour s'assurer de la conformité au matériau de base et à la cohérence de l'ensemble de la publication. Dans ce sens, chaque participant a retrouvé un peu de ce confort lié à ses pratiques individuelles bien qu'un tel confort résiste difficilement aux impératifs institutionnels respectifs et au manque de temps à consacrer à cette activité qui, pour la plupart, n'est inscrite dans aucune charge officielle. Toute implication prolongée dans ce projet déborde donc nécessairement de l'emploi du temps des chercheurs. Cette MAG est à ce titre un engagement certain dont le coût en termes d'heures de travail est supporté par chacun et témoigne de la place particulière que ce projet d'analyse collective occupe dans le quotidien professionnel des participants.

Si la diffusion des résultats fait partie intégrante d'une MAG, les participants n'étaient pas en mesure de supposer qu'ils allaient suivre cette voie qui nécessite disponibilité et moyens financiers alors que ces derniers sont loin d'être aisés à réunir. Toutefois, les chercheurs en ont fait le projet et l'ont mené à bien, donnant de ce fait un premier élément d'évolution, voire de changement depuis le séminaire de Lisbonne : ils ont mis en forme cohérente le matériau disparate récolté en cours de l'analyse et ont de ce fait compilé pour chaque chercheur du groupe ce qu'il a contribué à élaborer. Chacun pourra dès lors se baser sur ce travail collectif pour nourrir ses prochaines réalisations individuelles ou collectives, avec ou en dehors du groupe des chercheurs « maltais ». Cette publication est donc un outil de changement dans leurs pratiques quotidiennes de chercheurs en criminologie.

d. Légitimation des doutes

A l'issue de cette expérience entre chercheurs, nous pensons que les doutes qui ont pu traverser les pratiques respectives de recherche et qui alimentent les différents chapitres de cet ouvrage ont trouvé une certaine légitimité du fait de cette mise en commun des expériences :

Ce qui est bien je crois dans le travail qu'on a fait au cours de ces trois jours, c'est que le groupe, je crois, est producteur de sens.

Si des chercheurs ont pu être confortés dans la légitimité de leurs préoccupations vis-à-vis d'eux-mêmes, certains le sont également aujourd'hui vis-à-vis de leurs employeurs : les conditions de travail doivent également s'apprécier au regard de la nécessité d'être autorisé à s'accorder du temps de réflexion sur sa pratique professionnelle.

Ainsi, sur la base de cet exercice, les chercheurs ont également eu l'occasion de consolider leur compréhension des conditions de travail auxquelles ils sont soumis. En effet, l'expérience a soutenu une lecture intégrant un certain niveau de complexité dans l'analyse des dimensions du métier de chercheur en criminologie. Entendre que chacun des participants partageait ce quotidien de chercheur traversé par des doutes, des incertitudes, et le sentiment d'être dépourvu de certaines ressources utiles en cas de conflit dans le cadre de ses activités professionnelles, a pu conforter le groupe sur la pertinence de son objet de recherche.

Parfois inquiétante mais tout autant surprenante et passionnante, cette MAG entre chercheurs a certainement contribué à proposer à tous les participants un cadre de compréhension de ses pratiques également rassurant :

Je ressors avec une force juste de ce qu'on a dit, cette espèce de désisolement de problématique qu'on rencontre.

EN CONCLUSION : PLAIDOYER POUR UN RECOURS À L'INTERVISION

Le peu d'expérience, voire l'inexpérience, des pratiques d'analyse collective s'est manifesté à plus d'une reprise au cours des échanges quand des participants se sont sentis décontenancés et déstabilisés par le processus. Dans nos environnements professionnels respectifs, l'analyse collective se révèle être une pratique qui repose avant tout sur des initiatives individuelles en marge des charges officielles. Ces initiatives sont souvent des tentatives pour combler une absence ou un manque. Ce faisant, pareils projets se distinguent des activités ordinaires des départements de recherche, devenant presque la « touche particulière » de certains chercheurs parmi leurs collègues.

Au cours des récits de conflit, plusieurs commentaires ont témoigné de l'isolement dans lequel les chercheurs peuvent se sentir réduits :

Mais où était donc la communauté scientifique qui était supposée se tenir derrière toi au moment où ça s'est passé ?

Est-ce qu'effectivement, il y a une solidarité scientifique ?

A l'issue de cette MAG, les participants sortent persuadés du bien-fondé de cette réflexion collective sur l'intérêt de penser des lieux d'analyse collective des pratiques de recherche et de la plus-value que de tels lieux prennent effectivement forme.

Au fil des discussions, les chercheurs se sont plus à imaginer des nouvelles adaptations d'une telle MAG, afin d'optimiser la richesse du matériau et la finesse de l'analyse en soulevant l'intérêt de :

Saupoudrer ce groupe de un, deux, trois chercheurs vraiment extérieurs, en sciences humaines et qui jouent le rôle de chercheur (...) et donc de jouer Malte encore plus.

Ainsi donc, il semblerait que notre expérimentation, quoi que satisfaisante à plus d'un titre, manque encore d'un élément d'extériorité, d'un regard étranger et insensible à nos expériences communes de chercheurs en criminologie, susceptible de nous confronter et de faire émerger des divergences dans les interprétations, ce que nous avons peu connu à Lisbonne.

Cette notion d'extériorité est également de nature à souligner cet espace autre qui peut accueillir ce qui a du mal à trouver une place dans le quotidien de la pratique. La dimension collective du travail en groupe peut également renforcer cette démarche de distanciation de soi et de coopération au groupe, tel un exercice de décentrement. En ce sens, il nous semble que cette MAG a réuni des caractéristiques propres au dispositif de l'intervision, à comprendre comme un « espace de mise en travail » ou un « aménagement technique » (Grange-Ségéra, 2010), afin d'obtenir des outils pour mieux connaître, savoir mieux faire notre métier de chercheur. Comme le rappelle notamment Perrenoud (2004), la pratique réflexive peut alors être évoquée comme une condition de professionnalisation du chercheur :

Argyris et Schön (1978) ont fait de la pratique réflexive un antidote à l'excès de scientisme de métiers comme l'architecture, l'ingénierie ou la médecine, montrant que, si ces métiers doivent et peuvent s'appuyer sur des savoirs issus de la recherche, ils ne se réduisent jamais à l'application de principes théoriques généraux à une situation particulière. (...) Un raisonnement professionnel n'est pas assimilable à une suite de syllogismes, il fait appel à une forme d'intuition, de création, de bricolage, à partir de la science, mais aussi de l'expérience et de l'expertise du praticien (Perrenoud, 2004, 35).

La pratique de l'intervision, comme de la supervision, est très éloignée de nos environnements professionnels respectifs même si plusieurs chercheurs en ont déjà fait l'expérience. Il apparaît en effet que ces dispositifs méconnus de la plupart des chercheurs « maltais » répondent en plusieurs points aux attentes nourries d'un lieu d'analyse collective de nos pratiques professionnelles : un lieu autorisant une mise à plat des pratiques, pour mieux les comprendre et les améliorer.

La supervision, c'est un lieu où l'on apprend donc à se donner le droit à l'erreur pour en faire « une chose à inventer ». Apprendre à accepter le positif de l'erreur dépasse le malaise, la culpabilité ou encore le sentiment d'incompétence souvent lié à l'erreur. Ces nouveaux regards développés en supervision sont stimulants pour la pratique (...) La supervision, c'est apprendre à se donner une attitude de recherche (...) La supervision aura un effet pare-feu sur la démotivation et le burn-out (Lebbe-Berrier, 2007, 15-16).

Quelques recherches sur ces dispositifs informent rapidement qu'ils sont essentiellement utilisés dans des contextes institutionnels de prise en charge psychologique et sociale. S'ils sont loin d'intégrer les référentiels de la recherche en criminologie, sans doute sommes-nous en mesure, à l'issue de cette MAG et outillés de la présente publication, de poursuivre la réflexion et d'éventuellement initier un prochain séminaire sur cette question. Dans la digne tradition de la recherche en criminologie, ne devons-nous pas nous autoriser à continuer d'emprunter à d'autres disciplines des méthodes susceptibles de soutenir nos pratiques professionnelles et l'épaisseur de nos analyses ?

Références

- CAROLY S. (2010). *Activité collective et réélaboration des règles : des enjeux pour la santé au travail*, Bordeaux : Sciences de l'Homme et Société. Université Victor Segalen-Bordeaux II.
- CLOT Y. (2010). *Le travail à cœur. Pour en finir avec les risques psychosociaux*, Paris : La Découverte, Coll. « Cahiers libres ».
- GRANGE-SEGERA E. (2010). Un dispositif pour contenir la violence de la transmission dans l'inter-transfert des co-thérapeutes : l'intervision, *Le Divan familial*, 1(24), consulté en ligne à https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=DIFA_024_0057 le 14 septembre 2016.
- LEBBE-BERRIER P. (2007). Introduction, dans Lebbe-Berrier P., *Supervisions écosystémiques en travail social : un espace-tiers nécessaire*, Toulouse : Erès, 11-16.
- LOUBET DEL BAYLE J.-L. (2000). *Initiation aux méthodes des sciences sociales*. Paris - Montréal : L'Harmattan.
- MEDIA M. (2015). Le risque et la règle. Le cas du bâtiment et des travaux publics. Entretien avec Damien Cru, *Travailler*, 34(2), 163-183.
- PERRENOUD Ph. (2004). Adosser la pratique réflexive aux sciences sociales, condition de la professionnalisation, *Éducation permanente*, 160 (septembre), 35-60.
- VAN CAMPENHOUDT L., FRANSSSEN A. et F. CANTELLI (2009). La méthode d'analyse en groupe, *SociologieS*, consulté en ligne à <http://sociologies.revues.org/2968> le 2 juillet 2013.
- VAN CAMPENHOUDT L., CHAUMONT J.-M. et A. FRANSSSEN (2005). *La méthode d'analyse en groupe. Applications aux phénomènes sociaux*, Paris : Dunod.

Notes

¹ Cette analyse de l'analyse fut réalisée principalement au moyen d'une approche inductive du matériau issu des retranscriptions. Le logiciel d'analyse qualitative NVIVO a été mobilisé partiellement pour soutenir la démarche de décontextualisation et de recontextualisation de ce matériau.

² Précisons qu'en tant qu'auteurs de l'article, nous avons aussi pris activement part à l'expérience collective concernée (en tant que participante ou animatrice). Toutefois, les propos présentés sont liés à notre analyse du *verbatim* (transcription des propos tenus au cours des trois jours) et de nos souvenirs respectifs. Ils n'engagent dès lors que nous. Au fil de l'article, la mobilisation du « nous » comme sujet renverra à notre positionnement en tant qu'« analystes » et auteurs. L'utilisation de la 3^{ème} personne du pluriel ou des « chercheurs » renverra davantage au déroulement de l'analyse en groupe, mettant en scène tant nos collègues que nous-mêmes autour de la table.

³ Voir à ce sujet le premier chapitre de cet ouvrage C. De Man, A. Jaspard et A. Jonckheere, Chapitre I. À l'épreuve d'une analyse en groupe : quand des chercheurs deviennent participants.

⁴ A ce sujet, voir également le chapitre I précité.

⁵ Dans cette perspective, pour une mise en discussion des caractéristiques communes des chercheurs « maltais » sur le plan de la criminologie, voyez dans cet ouvrage : C. De Man, A. Lemonne, C. Nagels, V. Strimelle et F. Vanhamme, Chapitre V. Criminologie critique en action.